

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Petits Oiseaux!..... Léon Mayet.
Echos artistiques..... L. M.
Nos Théâtres..... X.
Figures Lyonnaises..... Jules Tairig.
Livres Nouveaux..... Jean Bach.
Libre-Chronique..... Franc-Sillon.
Chronique parisienne..... Gaston Rouhier.
L'Exposition du Théâtre et de la Musique.
L'Esprit des Autres.
Bibliographie.
Le Cinématographe. — Concerts-Bellecour. —
Concert de l'Horloge.
Revue financière

CAUSERIE

PETITS OISEAUX !

Parler des oiseaux, c'est rester dans l'actualité à cette époque de l'année où leurs notes ailées s'envolent joyeuses et claires comme un rayon de soleil, dans nos demeures.

Qu'ils jasant dans une riche volière entourée de plantes exotiques, qu'ils babilent dans la modeste cage que Jenny l'ouvrière accroche à la fenêtre

Où du printemps se montrent quelques fleurs.

les oiseaux sont les commensaux favoris de nos habitations : charmants locataires — après tout — qui paient leur loyer d'une douce chanson.

M. Victor Meunier — dans le *Rappel* — a entrepris de réhabiliter les serins.

Cette réhabilitation — ce me semble — en vaut bien une autre.

Les serins — à Lyon, on les appelle de préférence des *canaris* — ont une réputation de bêtise que la finesse de leur bec et la grâce sautillante de leur petite personne sont loin de justifier.

Nés en cage, élevés en cage, est-il donc

étonnant que leur initiative et leur intelligence se ressentent de l'état de servage dans lequel nous les tenons depuis tant de générations ?

Habités à recevoir leur provende quotidienne, sans avoir besoin de la chercher, leurs instincts devenus sans emploi, se sont peu à peu atrophiés.

En dehors de cette raison, on peut se demander pourquoi un serin serait « plus bête » qu'un rossignol ou qu'un sansonnet.

M. Victor Meunier cite — en effet — l'exemple suivant offert par un intéressante famille de serins composée du père, de la mère et d'un jeune, leur premier né probablement, âgé maintenant de trente-sept jours.

« C'est une jolie petite bête panachée de gris qu'elle ne tient point de ses auteurs entièrement jaunes, et malheureusement affligée d'une certaine difformité de la patte gauche, dont le pouce replié en avant parmi les autres doigts prend un appui encore mal assuré, peut-être douloureux sur sa face dorsale ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

« Ce rejeton avait juste un mois quand, avec la permission des maîtres, la mère s'est remise à couvrir. Le père, comme il avait fait la première fois, la distrait de temps en temps par un petit air de sa façon ; plus souvent lui porte à manger ; quelquefois la remplace sur les œufs qui sont au nombre de cinq. Il ne fait en cela que son devoir d'époux et suivre les usages des serins. Mais voici le joli :

« L'enfant, témoin des prévenances de papa pour maman, a puisé dans son bon petit cœur l'inspiration d'en suivre l'exemple, on le voit se retirer, lui aussi, le mouron du bec, et le millet et le chenevis, et le colifichet, pour en emplir le bec de sa petite mère. Le joli du joli, c'est que cela ne l'empêche point de se faire donner la becquée autant qu'il le peut par sa

brave pâte de père ; passant alternativement du rôle de baby à celui de fils aîné de veuve et les remplissant bien tous les deux. »

Comme tableau familial est-ce assez réussi ?

Réhabiliter les serins, cela est bien, mais pourquoi enlever aux pinsons leur réputation de gaité, passée depuis si longtemps à l'état de proverbe ?

M. Armand Leyritz dans la *Vie scientifique* après avoir établi que le dindon n'est pas plus stupide que la buse n'est bornée, invoque — de nouveau — à l'égard du pinson le jugement de Toussenel :

« Le pinson n'a jamais affecté d'allures joviales ; il s'observe constamment, fait tout avec mesure, solennité, il pose quand il marche, quand il mange, quand il chante. Au lieu de prendre le temps comme il vient, il se laisse aller à des plaintes mélancoliques pour peu que la pluie menace. Ce ne sont pas là des façons d'oiseau gai. »

Quel homme terrible que ce Toussenel et comme il serait aisé de lui retorque ses arguments.

Mimi Pinson n'était pas gaie non plus quand tombait la pluie : cela l'empêchait de mettre la robe blanche et la ceinture rose qui lui allaient si bien !

Avec la même apparence de vérité on peut affirmer que le moineau, le simple moineau des villes doit, lui aussi, se laisser aller à la tristesse quand la pluie l'oblige — tout le jour — à chercher un refuge sous les tuiles de nos toits ; mais vienne un rayon de soleil et nous le retrouvons aussitôt devant nous, dans nos rues, ce pierrot effronté, regardant les passants avec une insouciance goguenarde et presque agressive.

Un rapport présenté à la Société zoologique de France constate que — depuis quelques années — le nombre des hirondelles a considérablement diminué dans nos pays, et que nous sommes menacés

de leur complète disparition dans un avenir prochain ; cela, depuis qu'une mode ridicule les destine à servir d'ornementation aux chapeaux de femmes.

Prises en d'immenses filets que les pourvoyeurs tendent au bord de la mer, c'est par milliers qu'on les renvoie, mortes en France et plus particulièrement à Paris.

Grâce, mesdames, pour ces aimables messagères du Printemps, que vous pouvez si aisément remplacer sur vos coiffures par les merveilleux produits de la flore artificielle !

Vous n'en serez pas moins jolies, à coup sûr, et vous goûterez la satisfaction d'avoir rendu un signalé service à cette pauvre agriculture — qu'on parle toujours d'encourager et pour laquelle on ne fait jamais rien — en lui conservant ses plus précieux auxiliaires.

Les hôtes gracieux de nos campagnes ne sont pas seulement de redoutables insectivores, qu'ils s'appellent pinsons, chardonnerets, loriots, merles ou rouge-gorges, ils nous charment par leurs joyeux refrains.

« Quand je vois l'alouette monter vers le ciel en chantant — disait l'avocat chargé de prendre la défense des petits oiseaux au Congrès de Berne — lorsque j'admire les couleurs chatoyantes du martin-pêcheur cette fleur animée ; quand surtout retentit dans le silence des nuits, le chant cadencé du rossignol, je ne puis me faire à cette idée que ces êtres si intéressants aient été créés pour qu'il nous soit permis de les détruire. »

Lequel de nous n'a éprouvé une pitié analogue en rencontrant — dans les rues de Lyon, à Bellecour, devant les terrasses des grands cafés — des camelots vendant, par couples, des oiseaux exotiques, immobiles et librement perchés sur une petite baguette de bois ou — plus simplement encore — sur leur index.

Ces gentils oisillons sont anesthésiés !

Le *Journal des Débats* a récemment dévoilé le truc de ces camelots.

Achetez — disent-ils — de cette voix spéciale qui doit s'apprendre en quelque Conservatoire de pure tradition, achetez, Messieurs et Mesdames ; voyez comme ces oiseaux sont gentils et bien élevés. Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on veut, ils le font !... »

En effet, mignons et délicats, les deux petits oiseaux des îles, tapés au fond de la cage, montent sur le bâton qu'on leur tend ou qu'on applique sur leurs pattes. Ils avancent le cou, avec tranquillité, vers les étrangers qui leur sourient. On sourit toujours à un oiseau, et on murmure : « Pauvre petite bête ! »

Le camelot reprend :

Ils font tout ce qu'on veut : Jamais ils n'essayent de se sauver. C'est obéissant et c'est sage ; tenez, Messieurs, Mesdames...

Prenant dans le creux de sa main la petite bête pelotonnée, le marchand la présente, les pattes en l'air, la tête inclinée, simulant la mort.

Cinq francs la paire, cinq francs seulement ! A qui la paire ?

Comme on tarde à répondre, il place les deux oiseaux sur son bâton, et, remplissant d'eau une soucoupe prise au hasard sur une table, il les fait boire. Les oiseaux baissent le cou à l'unisson, puis relèvent le bec, savourant une goutte, les yeux fermés.

Ceci est décisif. Toutes les femmes ont envie des pauvres petites bêtes. Les hommes marchandent un peu : quatre francs, — quatre francs cinquante, et on peut emporter la petite cage et le petit pot...

Le camelot empoche les pièces blanches et il s'éloigne, les mains vides, en sifflant. Un de ses collègues le suit avec deux petits oiseaux et une petite cage. Puis un autre, et un autre encore...

Cependant, la charitable personne qui a acheté les oiseaux rentre chez elle.

Elle installe son emplette dans une cage plus vaste. A un ami, le lendemain, elle veut montrer la docilité de ses chers oiseaux des îles : elle ouvre la cage, et, *frouit...* les oiseaux, allègrement, s'envolent au diable.

Il faut bien que nous disions la vérité : au moment où on les a vendus, ces oiseaux étaient chloroformés. Oui, voilà un raffinement de l'industrie qui sent notre décadence, imbue de science mortelle.

Aux petits oiseaux du ciel — simple et ingénieux procédé — on fait prendre un narcotique à bon marché. Et, tout engourdis, tout rêveurs, tout pétrissables, ils font ce qu'on veut selon l'heureuse parole du marchand. Mais, le lendemain, réveillés, ils font ce qu'ils veulent.

C'est la revanche de la nature sur la science !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Le ténor Lafarge vient d'être engagé à l'Opéra pour chanter le *Tannhäuser* après le départ de M. Van-Dyck.

✽

Un groupe de députés des départements se propose de demander à la Chambre la suppression des nombreuses subventions que le budget de l'Etat fournit aux seuls théâtres parisiens ; ces députés estiment

que la ville de Paris, retirant de grands avantages de ses théâtres, doit seule pourvoir à leurs subventions.

Le conseil municipal de Paris s'occupe de créer une nouvelle salle de spectacles qui prendrait le titre de « Théâtre Municipal » et serait installée soit à l'Opéra-Comique, quand il aura émigré place Favart, soit au Châtelet. Cette création paraît tout-à-fait inutile ; on comprend fort bien que le Conseil municipal de Paris veuille attirer les étrangers par tous les moyens possibles, mais là où il excède ses droits, c'est quand il réclame des subventions au budget de l'Etat.

Le groupe en formation doit soutenir, lors de la discussion du budget, que ce n'est pas aux contribuables des départements à subventionner les grands théâtres parisiens qui ne rapportent qu'à la capitale. La thèse est très défendable. Quand le Conseil municipal de Lyon et ceux des grands chefs-lieux, votent des subventions à leur théâtre, c'est pour attirer chez eux les populations des communes voisines, dépourvues de spectacles, et jamais il ne viendra à l'idée à ces assemblées communales, de demander que leur théâtre soit subventionné par le budget du département, et encore moins par le budget général de l'Etat.

Pourquoi ce qui a lieu pour la province ne serait-il pas de règle pour Paris ?

✽

Pendant les mois de juin et de juillet de l'année prochaine, la troupe de l'Opéra de Munich, dirigée par M. Angelo Neumann, viendra donner des représentations des chefs-d'œuvre lyriques de son répertoire à Paris et à Londres.

C'est ainsi que *Don Juan*, de Mozart, sera représenté sur une scène tournante, de façon à faire succéder les tableaux sans interruption et à restituer à la partition originale sa coupe primitive, en deux actes.

L'orchestre sera dirigé par M. Richard Strauss.

✽

Les frasques d'une artiste lyrique à Cette :

M^{lle} Antonia Cailla, une jeune artiste lyrique en représentations au Casino de la plage avait tenté de se suicider, en absorbant une forte dose de digitale, pour en terminer avec une existence qu'elle ne pouvait plus supporter.

La jeune femme fut immédiatement transportée à l'hôpital, et grâce à des soins énergiques, elle était vite hors de danger.

La divette, heureuse de revenir à la vie s'est permis une petite farce qui n'a pas été du goût des pensionnaires de l'établissement de charité.

Pendant que la procession de la Fête-Dieu traversait les jardins de l'hôpital, Antonia Cailla se leva de son lit et s'emparant vite d'un costume de sœur abbesse des *Mousquetaires au couvent* qui se trouvait dans sa garde-robe, voulut se joindre aux fidèles. On eut toutes les peines à l'en empêcher.

On juge de la stupéfaction des infirmières et des malades. L'excès de l'artiste a été signé sans retard.

L. M.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Nous avons eu cette semaine aux Célestins une très intéressante — nous pourrions dire une très artistique — représentation d'*Amoureuse*.

La pièce — est-ce bien une pièce ? — de M. de Porto-Riche avait obtenu il y a trois ans un assez joli succès sur notre scène de comédie, jouée qu'elle était alors par M. Brunet et M^{lle} Esquilar.

Amoureuse est plutôt une étude psychologique qu'une pièce, mais une étude très vivante, très poussée et abondamment saupoudrée de mots heureux, qui prend texte de l'état d'âme de trois personnages le mari, la femme et... l'autre, pour faire assister le spectateur à des scènes paradoxales où les caractères s'accusent avec une saisissante réalité.

M. Candé, dans le rôle d'Etienne Fériaud et M. Reigers dans celui du peintre Delannoy se sont montrés absolument supérieurs.

M^{me} Harris — dont on n'avait pas oublié les succès à Lyon — a joué en véritable artiste le rôle difficile de Germaine : elle y a fait preuve tour à tour d'une émotion sincère et d'une énergie pathétique qui s'est surtout accusée au cours des dernières scènes, très mouvementées et très impressionnantes.

En résumé, fort belle soirée qui — malheureusement — n'a pas eu de lendemain. X.

FIGURES LYONNAISES

ETRE OU NE PAS ETRE

Chez M^{me} Lafont. — Un dimanche, 9 heures du soir. — Après plusieurs parties de cartes. — M^{me} Durand et M^{me} Lafont, étendues sur leurs chaises, dorment.

M^{me} DURAND (*se réveillant*). — A quoi que vous pensez ? mam' Lafont.

M^{me} LAFONT (*se réveillant*). — Moi, je pense à rien... et vous ?

M^{me} DURAND. — Moi aussi je pense à rien... Pourtant, je me dis : quand c'est qu'on n'a plus rien à faire, on devrait ne point avoir de bras, ni de mains, qu'on sait pas oùsqu'y faut les mettre et que ça devient embarrassant, comme les miennes, à c't'heure, que je sais pas qu'en faire.

M^{me} LAFONT. — Vous disez des estupidités.

M^{me} DURAND. — Je dis pas des estupidités, c'est la vérité. C'est comme vous, à c't'heure, quoi t'est-ce que vous fesez avec vos bras ? Rien, est-ce pas ? vous fesez rien. Eh ? ben vous les auriez pas y vous feraient pas faute.

M^{me} LAFONT. — Disez donc pas des estupidités.

M^{me} DURAND. — C'est comme la langue quand c'est qu'on dit rien, comme nous venons de le faire v'là une heure, on devrait pas en avoir, pisque quand c'est qu'on dit rien elle vous fait pas faute.

M^{me} LAFONT. — Ça, par exemple, y en a ben qui n'en ont que trop et qui s'en servent que pour salir le pauvre monde ou dire des bêtises. A ceux-là par exemple, on ferait pas mal de leur z'y couper ce qu'y z'ont de trop dans la langue, et pis encore on leur z'y couperait ben tout que ça n'en vaudrait que mieux.

M^{me} DURAND. — C'est comme nos jambes, à présent que nous marchons pas, à quoi ben qu'elles servent nos jambes ? A rien. Nous n'aurions pas nos jambes à c't'heure, que nous y ferions pas attention. Elles nous servent pas pisque nous sommes t'assises.

M^{me} LAFONT. — Je sais pas oùsqu'vous allez sarcher tout ça que vous disez là, c'est dans des livres qui vous ont tourné la tête, ben sûr. C'est ben parce que vous n'avez rien à faire et que vous avez besoin de parler que vous disez ça... Laissez-moi donc dormir. J'ai les yeux qui se ferment tout seuls.

M^{me} DURAND. — Eh ! ben tenez, c'est comme les yeux. Quand c'est qu'on dort à quoi ben qu'y servent ?

M^{me} LAFONT. — Je vais dormir, me réveillez pas (*elle s'endort et ronfle*).

M^{me} DURAND. — Et pis de dormir, à quoi que ça sert ? Pouvez-vous me dire à quoi que ça sert ? On dort, je sais pas pourquoi, ni vous non plus, vous savez pas pourquoi. D'abord nous, à quoi que ça sert ? Quand je dis nous, je dis tout le monde qu'est venu sur c'te terre. A rien, vous me direz : « ça sert à travailler pour pouvoir manger ». Eh bien, mais, à quoi que ça sert de manger ? Pouvez-vous me dire à quoi que ça sert ? Non, est-ce pas ? vous pouvez pas m'y dire. Je sais ben que vous me direz : « on mange parce qu'on a faim et que si on mangeait pas on pourrait pas vivre. » Eh ben ! mais, je vous répondrai : A quoi que ça sert de vivre ? Pouvez-vous m'y dire à quoi que ça sert ? Ça sert à rien. Vous pouvez pas dire le contraire. Ça sert à rien.

M^{me} LAFONT (*se réveillant*). — Quoi t'est-ce qui sert à rien ?

M^{me} DURAND. — De vivre.

M^{me} LAFONT. — Ah ! (*elle se rendort et ronfle*).

M^{me} DURAND. — Je sais ben que vous me direz : « on vit parce qu'on est venu au monde ». Voui, ça c'est ben une bonne réponse, on vit parce qu'on est venu au monde. On peut pas dire le contraire. Je vous dis pas non. Mais à quoi que ça sert ? Vous répondez pas, c'est que vous en savez rien, à quoi que ça sert... Et pis, qui que c'est qui demande à venir au monde ? c'est pas vous, est-ce pas ? ni moi non plus. C'est que les riches qui demandent à venir au monde. Si j'étais riche, moi, je voudrais y venir et y rester parce qu'on y fait ce

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

EMISSION

de 3.250.000 BONS de 20 fr. avec Lots

donnant droit à la délivrance gratuite de 20 tickets d'entrée de 1 fr., à une diminution de 25 0/0 sur le prix d'entrée des spectacles à l'intérieur de l'Exposition ou à des réductions des prix de transport par chemins de fer et bateaux.

(Lot du 13 juin 1896).

29 tirages de lots pour 6.000.000 de francs de 1896 à 1900. Cinq lots de 500.000 fr. chacun. 24 lots de 100.000 fr. et 4.284 autres lots.

Le premier tirage aura lieu le 25 août 1896, avec entre autres lots. UN LOT DE 500.000 fr.

4 autres tirages auront lieu pendant l'année 1896.

Prix d'Emission : 20 francs

Souscription Publique : le 29 Juin 1896

Au Crédit Foncier de France ;
Au Crédit Lyonnais ;
Au Comptoir National d'Escompte ;
A la Société Générale ;
Au Crédit Industriel.

DANS LES DÉPARTEMENTS

Chez MM. les Trésoriers-Général ;
Chez MM. les Receveurs Particuliers ;
Chez MM. les Percepteurs désignés par
MM. les Receveurs ;
Dans les Agences des Sociétés ci-dessus.

A L'ÉTRANGER

Dans les Agences des mêmes Sociétés.
On souscrit dès à présent, par correspondance.

La Revue Bi-Mensuelle

DES

TIRAGES FINANCIERS

Paraissant les 12 et 25 de chaque mois. — Publiant tous les tirages de valeurs à lots, et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.

Prix du numéro : 10 centimes.

Abonnements : France, 2 fr. par an. Etranger, 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

LE CICÉRONE DE LYON

En vente partout 10 centimes

BON-PRIME AUX PIANISTES

Lecteurs du *Passe-Temps et Parterre réunis*, découpez ce bon et envoyez-le avec votre adresse à M. BAJUS, éditeur à Avesnes-le-Comte (P.-de-C.) ; vous recevrez *gratis et franco* un magnifique morceau de musique avec les catalogues de la Maison.

TRÉSOR DE LA BEAUTÉ

conservé par l'usage journalier du

NIVALIS DES ALPES

Préparé par S. EMIN, Parfumeur, à ALBERTVILLE (Savoie)

SE TROUVE CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

LA CLEMENTINE

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie
CAPITAL : 6 MILLIONS

Siège Social : 19, rue Monsigny, Paris

AGENCE GÉNÉRALE : Rue Bât-d'Argent, 7

LYON

HENRI MARTIN, O. I. Directeur particulier

La Compagnie *La Clémentine* offre à ses assurés des garanties égales à celles des compagnies les plus renommées et à des conditions exceptionnellement avantageuses. Assure les bâtiments municipaux des villes de Paris, Lyon, Marseille, Rouen, Le Havre, Arles, Avignon, Angers, Calais, Lille, Remiremont, etc., les Compagnies de Chemins de fer de l'Est et d'Orléans, les Compagnies des Docks, Entrepôts et Magasins Généraux de Paris, Marseille, Bordeaux, Dunkerque, Le Havre, Lille, Nantes, Rouen, Saint-Nazaire, Amans et Dijon, les grands magasins du Bon-Marché, du Printemps, du Louvre, de la Belle Jardinière, de la Ville de Saint-Denis, la Société anonyme des établissements Cail, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée et le Crédit Foncier de France.

Les polices de *La Clémentine* sont acceptées par le Crédit Foncier de France. Des conditions exceptionnelles sont faites aux courtiers de la ville de Lyon et aux sous-agents du département. S'adresser à l'Agence spéciale, tous les jours, de 4 à 6 heures.

qu'on veut et qu'on travaille pas au monde quand c'est qu'on est riche. Mais comme j'ai rien et qu'on m'a fait venir au monde sans me demander si je voulais, j'ai le droit, est-ce pas, de dire : je veux m'en aller.

M^{me} LAFONT (*se réveillant et se méprenant sur le sens des paroles de M^{me} Durand*). — Quoi que vous disez ? vous voulez vous en aller déjà ? vous avez ben le temps. Quelle heure est-ce donc ?... Vous avez ben le temps (*elle se rendort et ronfle*).

M^{me} DURAND. — Vouï, j'ai le droit de dire : je veux m'en aller, et si je reste, c'est que je veux rester, et que ça regarde personne. Vous m'entendez bien, est-ce pas ? ça regarde personne. Je m'en irai si je veux, et quand ça me fera plaisir. Tout le monde il est libre de faire comme y veut, à sa guise, quand c'est qu'y veut rester ou ben qu'y veut s'en aller. Moi je veux pas m'en aller encore.

M^{me} LAFONT (*se réveillant et se méprenant encore sur les paroles de M^{me} Durand*). — Ben sûr que non, vous avez ben le temps. Faut pas vous en aller encore. Quelle heure est-ce ? Il est pas tard. Ma socièté vous embête pas je suppose.

M^{me} DURAND. — Ah ! ben non, qu'elle m'embête pas votre socièté. Si je vous avais pas pour passer toutes les deusses des bons moments ensemble je crois ben que je serais à plaindre, allez... Je sais pas si vous êtes comme moi, mais plus je vieillis, plus je vois que ça vaut pas la peine que je vienne au monde, et que si pendant les soixante ans que j'ai à c't'heure j'avais pas été en vie et ben j'aurais t'été plus contente.

M^{me} LAFONT. — Ça me fait ben quasiment c't'effet quéque fois, quand y m'arrive quéque chose que j'aime pas comme qui dirait par ézemple mes bourdonnements de la tête qui reviennent, je me dis comme vous : ça vaut pas la peine.

M^{me} DURAND. — Moi, c'est pas seulement quéque fois, c'est à tous les moments de la sainte journée que je me dis : Quoi t'est-ce ben que t'es venu faire dans ce monde d'ici-bas ? Quoi t'est-ce ben que t'es venue faire ? Est-ce que tu crois que le bon Dieu y serait pas aussi heureux que si tu y étais pas ? Vouï, est-ce pas ? Eh ! ben, alorsse, quoi t'est-ce ben que t'es venue faire ?

M^{me} LAFONT. — Moi, je me trouve bien que quand je bois mon café le matin, en lisant le journal. Oh ! alors, si je me demande quoique je fais dans ce monde d'ici-bas, je me réponds ben au moins douze fois sur dix que c'est ben heureux que j'y suis venue parce que je comprends à ce moment là qu'on est utile à quéque chose et que si j'étais pas venue ça serait peut-être ben le plus grand malheur qui soye arrivé.

M^{me} DURAND. — C'est ben ça que je me dis aussi en prenant le mien, mais c'est si vite passé qu'y faut attendre l'autre matin qui vient après pour recommencer... c'est trop long, et en attendant on a trop le temps de se faire du mauvais sanque... Alors, vous comprenez, c'est pas la peine... Y

faudrait quand je prends mon café que les minutes elles soient des jours et que quand j'ai fini, les jours y soient des minutes, vous comprenez, alorsse, comme ça on pourrait pas se plaindre.

M^{me} LAFONT. — Si on voulait, ça serait pas difficile, y aurait qu'à faire une loi.

M^{me} DURAND. — Ben vouï, mais allez donc dire ça à ceusse qui n'aiment pas le café, y vous diront que c'est pas possible... et y en a, allez, des gens qu'aiment pas le café... y en a plus que vous croliez.

M^{me} LAFONT. — C'est ça que j'ai jamais pu comprendre. Enfin aveque quoi qu'y peuvent ben se distraire ? Y n'ont pas un moment de bon, alorsse. En v'là qui doivent être embêtés dans ce bas monde, pas vrai ?

M^{me} DURAND. — A leur place, y a ben longtemps que je me serais tuée, parce que c'est pas drôle de pas avoir tout de même un moment de bon, tant si peu long qu'y soye.

M^{me} LAFONT. — Eh ! ben, voulez-vous que je vous dise, quand je prends pas mon café, moi, ça me ferait rien de mourir. Pis d'autant plus mieux que je connais quéqu'un qui m'a dit que quand on est mort on revient dans la peau d'une fleur, d'une bête ou d'un autre animal, d'un insèque ou ben autre chose qu'on n'a pas t'été... C'est pour ça que ça me ferait rien de mourir pour voir quoi que je serais quand je reviendrais.

M^{me} DURAND. — Si je savais que je deviendrais une fleur ou ben un oiseau, ou ben encore quéque chose d'approchant, je ferais pas long feu ici, je m'arrangerais pour mourir sans plus tarder. Mais, si c'était que je deviendrais un bœuf ou bien une limace, par ézemple, ou un crapaud, ou un n'hameton, quéque chose, enfin, qu'on ne peut pas sentir, j'aimerais mieux rester concierge.

M^{me} LAFONT. — Ah ! on peut pas choisir à sa volonté... C'est l'azard qui fait tout.

M^{me} DURAND. — Quoi t'est-ce que vous voudriez que vous reveniez, vous ?

M^{me} LAFONT. — Ça va peut-être vous paraître bête ce que je vais vous dire, mais c'est comme ça, on ne peut pas se refaire, est-ce pas ? Vous le direz à personne : Ça me ferait rien de revenir ce que je suis, avec cette différence que du matin au soir, même la nuit, au besoin, je soye tout le temps en train de boire mon café... mais du bon, vous savez. celui que je fais.

M^{me} DURAND. — Pour ça, faut pas dire... je sais pas quoi que vous y mettez dedans, mais quand j'en prends, je m'en liche les cinq doigts et le pouce. Pour sûr qu'il est bon !

M^{me} LAFONT (*avec fierté*). — Pour sûr. Y en a pas qui lui va à la cheville !

Jules TAIRIG.

LIVRES NOUVEAUX

Sous ce titre (qui séduit toujours le lecteur) *La Femme*, Albert Arnaud, un fin poète méridional, publie en une élégante plaquette dix-sept sonnets sur la plus belle

LE CACAO FOUREY-GALLAND

LYON : 18, Rue Paul-Chenavard (anciennement Rue Saint-Pierre). — PARIS, VICHY.

avec son BEURRE NATUREL dénommé Cacao de Santé, ne coûte que 2 fr., le paquet de 16 déjeuners, 13 centimes la grande tasse.

moitié du genre humain. Il prend la femme à tous les âges : enfant, jeune fille, jeune femme, mère, grand-mère et dans de fort jolis vers la peint avec amour, mais un amour clairvoyant qui s'efforce d'être juste et qui se montre quelquefois sévère. Tout en restant le type des illusions et des chimères, « La Femme », dit-il dans sa préface, est dépossédée peu à peu du don de jeunesse et de beauté ; elle naît, vieillit et meurt comme les choses périssables. Entre l'époque où jeune et belle, elle attire et séduit, et l'âge où, vieille à cheveux blancs, elle console et inspire le respect, il est un passage difficile, douloureux où la femme cherche à retenir la jeunesse qui fuit et où la mère de quarante-cinq ans regarde avec un peu de regret les dix-sept avrils de sa fille. L'auteur a marqué d'un trait fin chacun de ces sentiments complexes. Il est, du reste, ainsi que nous l'avons dit, un amoureux de son sujet.

Musette, Mimi chéri, à deux genoux je t'aime.
 Quelque sévérité que renferment mes vers.
 Appelle-moi cruel, méchant, fourbe, pervers.
 Je baiserais la bouche où coule l'anathème.

Et les femmes lui pardonneront beaucoup... parce qu'il aime.

C'est du midi que nous arrive aussi *Ivonne et Gabriel*, édition du *Petit Poète*, drame en un acte en vers d'Augustin Anglès. L'auteur est un poète fort connu à Nice où il est président de l'Association poétique des Alpes-Maritimes et directeur du journal le *Petit Poète*. Son œuvre représentée pour la première fois sur la scène du cercle de la Méditerranée, à Nice, le 10 février 1896, sera sous peu exécutée à Paris ; nous ne doutons pas qu'elle n'y rencontre le succès qui l'a accueillie à son apparition et qu'elle mérite par de réelles qualités scéniques, la beauté des sentiments et la saisissante émotion qui se dégage de ce drame intime et passionnel, drame qui est tout entier dans l'âme des acteurs. Le poète Henri Giraud, le délicat auteur des *Vers à Jane*, a écrit pour *Ivonne et Gabriel* une alerte et amicale préface. Jean BACH.

LIBRE CHRONIQUE

COULISSSES PARISIENNES

Bien parisien (n'en déplaise à M. Oscar Comettant) le cas rare de ce M. Lebaigue, qui, ayant acheté du fécond librettiste Jules Barbier son droit d'entrée à l'Opéra, comme auteur d'une dizaine d'actes inscrits au répertoire du temple d'Euterpe-Garnier, prétend avoir accès, non seulement dans la salle, mais dans les coulisses, en sa qualité de sosie à 3.000 francs du père de *Roméo et Juliette*, *Polyeucte*, *Françoise de Rimini*, etc.

Ce à quoi les Directeurs de l'Académie nationale de musique opposent un non possumus absolu, en cantonnant M. Lebaigue dans la stalle qu'il occupe sous le lustre ; n'admettant pas que ce cessionnaire ait pu se rendre acquéreur de toutes les prérogatives attachées au droit d'auteur de son cédant.

Il ne manquerait plus que ce curieux

privilegié, après avoir contemplé, de la salle, tout ce qu'y laisse apercevoir M^{lle} Cléo de Mérode, par exemple, affichât ensuite la prétention d'admirer de plus près le modèle de la danseuse de Falguière, sous prétexte que M. Jules Barbier (dont il est la représentation sonnante et trébuchante) avait ses entrées dans la loge de cette ballerine sculpturale.

Qui sait même s'il ne pousserait pas l'exercice de ses droits acquis à beaux deniers comptant jusqu'à exiger l'exhibition des oreilles, invisibles pour le commun des mortels, même pour une fois, sais-tu, Léopolisson ! de cette prêtresse de Terpsichore, obligée de lui répondre : « Turlututu, chausson pointu ! » ce que le Jules Barbier authentique traduit par cette distinction soumise à l'appréciation de dame Thémis : « Si j'avais cédé ce que croit avoir acheté M. Lebaigue (c'est-à-dire l'entrée dans les coulisses), je lui en aurais demandé 15.000 francs et non 3.000 ». (sic)

Hé bien ! si j'étais de M. Lebaigue, je ne reculerais pas devant ce modeste supplément de 12.000 francs pour en voir la farce. J'éclairerais sans hésiter ; ne serait-ce que pour me rendre compte si le jeu en vaut réellement la chandelle ?

Et je jouirais de la plénitude de mon identification avec le collaborateur de Michel Carré jusqu'à interdire à M. Carvalho de reprendre le *Barbier* (Jules) de *Séville* sans m'y confier le rôle de *Figaro*, dont le *Mariage aux Français* offre à M. Lebaigue une occasion unique de se fourrer dans la peau du bonhomme Brid'oison.

FRANC-SILLON.

CHRONIQUE PARISIENNE

Décidément les Anglais seront toujours nos maîtres, et surtout les Anglaises !

On exploite bien chez nous le mariage et les nouveaux mariés de toutes les manières : fournisseurs de tous genres, carrossiers, bijoutiers, confiseurs, restaurateurs n'ont pas seulement la spécialité de profiter des mariages comme d'une bonne aubaine, ils savent aussi — ce qui est bien le revers de la médaille — se faire exploiter à leur tour par une multitude d'aigrefins, d'escrocs de haute volée et de farceurs sans vergogne.

Il me souvient parfaitement du cas d'un de mes amis, marié, père de famille, que sa bonne vint réveiller brusquement un matin à sept heures, d'un air ahuri. — Eh ! bien, quoi ? qu'y a-t-il ? — Monsieur, il y a dans l'antichambre une dizaine de pâtisseries avec des corbeilles de gâteaux. — Mais ces gens-là se trompent ; dites-leur d'aller ailleurs, d'aller au diable ? — Mais non, ils disent que c'est bien Monsieur qui a commandé tout cela !

OR-EXPRESS

Four dorer soi-même au pinceau tous objets

Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOTE COMPLETE : 2 FRANCS

Par correspondance, ajouter 0 fr. 20

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

Manufacture de Pianos

AURAND-WIRTH & C^{ie}

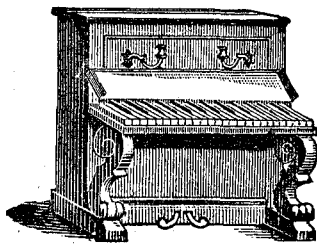
MAGASINS DE VENTE ET LOCATION (ENTRESOL)

LYON — Rue de la République, 48 — LYON

USINE A MONPLAISIR

BREVETS & MÉDAILLES d'OR, Fournisseurs du Conservatoire

VENTE
au Comptant et à Terme



LOCATIONS
à Prix divers suivant modèles

OCCASIONS GARANTIES

PLEYEL, ÉRARD, GAVEAU, etc.

HARMONIUMS

des principaux facteurs

Echanges et Accords

ATELIERS SPÉCIAUX DE RÉPARATIONS



L'Eau des Alpes Françaises

arrête la chute des cheveux, les fait repousser, par l'emploi de cette eau la chevelure devient abondante ; résultat certain.

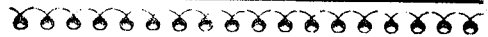
Contre la calvitie. L'Eau des Alpes par une friction régulière une fois par jour, cinquante à soixante jours, font réapparaître les cheveux sur les fronts chauves. Nombreuses attestations.

Prix du flacon :

France (franco)..... 1 fr 75.

Etranger — 2 fr.

Ecrire à M^{me} Augustine COLLET, rue Borcière, à Saint-Jean-de-Maurienne, (Savoie).



Demandez partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité Supérieure

V. VERMOREL

CONSTRUCTEUR
A VILLEFRANCHE (Rhône)

PULVÉRISATEUR ÉCLAIR

CONTRE LE MILDIOU

Prix : 35 francs, franco

P. V. toutes gares. France

Se méfier des contrefaçons qui n'ont ni durée ni solidité



Soufreuse Torpille

DISTRIBUTION

des Poudres et du Soufre

Prix : 25 francs, franco

P. V. toutes gares

BOUILLIE « ÉCLAIR » contre le MILDIOU

Le paquet dosé pour un hectolitre : 1 fr. 60

La caisse de 24 paquets : 38 fr.

Ce produit, d'une efficacité absolue, est vendu avec GARANTIE de DOSAGE.

L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

Chapeaux de Paille

Ce vernis couvre en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métaux, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, 12, LYON

Plus d'Essences! Plus de Benzines! Plus d'Odeurs désagréables!

L'ORÉODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'ORÉODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'oréodoxa, grand et beau palmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'ORÉODOXINE, ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'oréodoxa, est le fruit de longues recherches. Elle sera l'auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon : 1 fr. 25; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général: Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

Furieux, mon ami s'habille à la hâte et se précipite au devant de ces envahisseurs; une demi-douzaine de garçons ont déjà pris possession de sa salle à manger, les tapisseries encombrant l'escalier et veulent placer une véranda devant la porte d'entrée; dans la rue une vingtaine de voitures de remise sont alignées; et enfin son concierge, plumeau à la main, appelle à la garde en voulant interdire l'entrée de son immeuble à quatre employés d'un établissement de bains qui veulent à toute force monter leurs baignoires et leur eau chaude!

Après beaucoup de cris et de disputes, tout finit par s'expliquer: c'est un sinistre farceur qui a téléphoné la veille à tous les fournisseurs et a joué à notre ami un tour pendable!

Mais toutes les manières possibles d'exploiter les grands mariages, vous les connaissez sans aucun doute; vous savez même qu'il y a à Paris une catégorie de parasites très bien élevés, portant un habit irréprochable, qui ont la spécialité de faire d'excellents lunchs aux dépens des parents qui invitent le ban et l'arrière-ban de leurs relations à leurs réceptions après la cérémonie religieuse. Plusieurs fois, il m'est arrivé, à la Madeleine surtout, d'être interrogé par un des parents du marié: « Dites-moi, cher ami, connaissez-vous ce monsieur là-bas? — Lequel? — Ce petit, gros, avec des favoris et une rosette multicolore. — Non, et vous? — Je vous le demande; il a l'air très ému. — C'est sans doute un ami de la famille de la mariée. — C'est probable!

Une autre fois le monsieur était grand, maigre, brun, mais en définitive, c'était toujours un inconnu pour tout le monde. Les parents du marié se figuraient qu'il était invité par les parents de la mariée et vice-versa. A la sortie de la messe, les inconnus de ce genre vont serrer avec effusion la main des parents et embrassent en général la mariée; puis on les retrouve dans les salons des parents où a lieu la réception et leur point de ralliement est toujours le buffet, où ils ont une excellente attitude buvant et mangeant comme quatre, et finissant par se faufiler auprès de quelque parent naïf qu'ils éblouissent par leur façon et dont ils deviennent jusqu'à nouvel ordre les meilleurs amis.

Ce genre de parasites fleurit également à Londres comme chez nous, mais les Anglais, gens pratiques, ne se bornent pas à boire et à manger aux frais d'amphitryons qu'ils n'avaient jamais connus auparavant; ils emportent toujours quelques souvenirs de la fête, de la bonne petite fête. Ils trouvent le moyen de mettre les couverts dans leurs poches, de ramasser les objets d'art exposés et de cueillir les bijoux des invités et des danseuses.

Mais le record — c'est le terme à la mode — est détenu jusqu'à présent en ce genre par une madame Minnie Howard, qui a su élever ce sport à la hauteur d'une profession élégante. Cette dame, qui a, paraît-il,

50.000 francs de rente et qui appartient au meilleur monde, a eu une idée géniale, et, consciemment ou inconsciemment, elle l'a mise à exécution avec beaucoup de maestria. Toujours habillée chez la bonne faiseuse ou les grands couturiers, elle se faisait remarquer à tous les mariages vraiment luxueux et riches de la capitale britannique. Il se trouvait même ordinairement un parent quelconque du marié ou de la mariée qui s'empressait de lui offrir son bras pour ne pas laisser seule une invitée aussi distinguée. Chacun se demandait qui elle était, mais chacun la prenait pour une parente ou une amie de l'une ou de l'autre famille.

Après le mariage à l'église, M^{me} Howard se rendait, seule ou accompagnée par quelque parent complaisant, dans la famille et prenait part au repas de nocces où elle faisait bonne figure. Après le dessert, quand l'heure des expansions était arrivée, elle se laissait aller quelquefois à flirter respectablement — comme ils disent en Angleterre — avec ses voisins les plus galants. Mais c'était une femme du monde et les plaisanteries ne pouvaient dépasser une certaine limite, tout au moins en public, car on ne dit pas qu'elle ne se soit jamais fait reconduire chez elle par quelques cousins de la mariée. Sa grande habileté consistait, avant de partir et de quitter l'hospitalière demeure, à feindre une telle émotion qu'elle se trompait toujours et emportait les plus beaux chapeaux, les plus beaux manteaux au lieu des siens; elle prenait les épingles à chapeaux des autres invitées, surtout lorsque ces épingles étaient enrichies de diamants ou pierres précieuses. En général, les dames qui s'étaient trouvées près d'elles à l'église ou pendant le repas et la réception s'apercevaient toujours de la disparition de quelque objet précieux, d'un bijou ou même de plusieurs.

Peu à peu le bruit s'était répandu dans la haute société anglaise qu'on ne pouvait plus aller à un grand mariage sans y perdre quelque bijou et les plus élégantes mondaines hésitaient à aller encourager par leur présence l'union de leurs amis et parents; assister à un mariage devenait de la sorte une coûteuse corvée qui exigeait un bien grand dévouement de la part des invités.

Heureusement qu'un amphitryon connaissant — ce qui est rare — toutes les personnes qu'il avait invitées au repas de nocce de sa fille, a été tout surpris un jour de voir M^{me} Howard assise à sa table. N'ayant pu connaître son nom en le demandant à ses amis, il a fait appeler un policeman qui a fait lever tout le monde entre la poire et le fromage et a interrogé chacun sur son identité. On s'est aperçu alors que M^{me} Howard était une intruse et qu'elle avait dans ses poches quelques bijoux que d'autres invitées se souvenaient parfaitement d'avoir emportés de chez elles le matin même.

D'où arrestation de l'élégante anglaise, qui a déclaré au juge qu'elle était décidée à fonder une société pour l'encouragement

au mariage, car le mariage était le meilleur remède contre la prostitution et que c'était afin de faire des prosélytes et de recueillir des adhésions qu'elle se rendait au repas et aux fêtes des noces mondaines.

Cette explication n'a pas satisfait le juge et l'avocat de M^{me} Howard en a donné une autre : il a déclaré que sa cliente avait une innocente manie, celle de collectionner les objets qui ne lui appartenaient pas et que cela s'appelait la *kleptomanie*. Il paraît que dans le grand monde anglais cette kleptomanie est très répandue et que la police et les magasiniers ont des listes de personnes, appartenant au grand monde et à de très honorables familles, qui ont été surprises en train de former des collections d'objets ne leur appartenant pas.

Les magasiniers anglais ont même trouvé ainsi le moyen de faire marcher leurs affaires, moyen que nous aurons besoin de connaître en France : quand ils s'aperçoivent le soir, en fermant leurs boutiques, qu'il leur manque une marchandise quelconque — et il doit toujours leur en manquer à ce compte-là — ils dressent aussitôt la liste des dames du monde atteintes de kleptomanie qui sont venues à leur magasin dans la journée et s'empressent d'écrire à leurs maris ou parents une lettre circulaire que voici : « Ce soir en fermant nos magasins, nous avons constaté la disparition de tel objet, dont la valeur est de tant. Nous vous serions obligés de rechercher si madame, qui nous a honorés de sa visite aujourd'hui, n'aurait pas emporté cet objet par erreur. Dans ce cas, nous vous prions de nous le renvoyer ou de nous en faire parvenir le prix. »

Le malheureux mari, qui reçoit cette lettre, est toujours un homme riche, respectable, qui tient à sa situation ; il bondit chez sa femme et lui demande d'une voix angoissée ce qu'elle a encore collectionné aujourd'hui. « Mais rien du tout, mon ami, » telle est la réponse ordinaire, car la kleptomanie est une sorte de somnambulisme. Alors, on fouille partout et, comme toutes les dames atteintes de kleptomanie ne peuvent avoir dérobé le même objet, il est évident que, si on le trouve chez l'une on ne peut le trouver chez les autres.

Mais c'est ici que l'affaire devient très bonne pour les magasiniers anglais : les maris ou les parents ne veulent pas croire le plus souvent à l'innocence de leurs femmes ou filles et, supposant que l'objet est resté caché ou a été perdu par la kleptomane, ils s'empressent d'envoyer aux magasiniers qui leur ont écrit, un chèque de la valeur de l'objet réclamé. Il arrive ainsi que, pour un objet, le boutiquier ou marchand reçoit la valeur de dix objets, ce qui le console et lui fait désirer d'être honoré le plus souvent possible de la visite de ces dames.

La kleptomanie existe aussi, paraît-il, à Paris, mais c'est seulement dans les grands magasins de nouveautés que les dames atteintes du délire des collections de ce

genre se livrent à leur distraction favorite. Les grands magasins de Paris se bornent à faire fouiller ces dames, à leur reprendre les objets et à leur confisquer leur portemonnaie. Il ne leur est pas venu encore à l'idée de réclamer à toutes leurs clientes de ce genre le remboursement d'un objet qui n'a pu être dérobé que par une seule.

Avouez que nous sommes tout à fait en retard à Paris et que les Anglais seront toujours nos maîtres, comme je le disais en tête de cette chronique. Quant à M^{me} Howard, elle a inauguré un genre de sport inconnu à Paris, où il ne tarderait pas cependant à être fort peu apprécié des parents qui marient leurs filles.

Voyez-vous M. Lépine obligé de créer une nouvelle classe d'inspecteurs de police ? Nous avons la police des mœurs, la police des théâtres, d'aucuns disent même la police des tables d'hôte, mais ils doivent se tromper car les commis-voyageurs ne font plus de politique ; à quand la police des repas de noces ?

Gaston ROUTIER.

L'Exposition du Théâtre et de la Musique

L'Exposition du Théâtre et de la Musique, dont on annonce l'ouverture à Paris pour le 25 juillet prochain, au palais de l'Industrie, rencontre dans le monde artiste le plus chaleureux accueil. C'est la première fois que nous verrons la reconstitution vivante et animée de ces transformations de l'art dramatique dont nous ne connaissons la légende que par ce que nous avons gardé de nos lectures. Ce sera l'histoire du Théâtre d'âge en âge, depuis le Chariot de Thespis jusqu'aux formules du théâtre que les réformateurs rêvent pour demain.

L'exposition comprendra toutes les formes théâtrales et musicales : la tragédie, les mystères, les soties, les facéties de la basoche, les parades de Tabarin et du théâtre de la foire ; et tout, depuis Eschylde, Euripide, Sophocle, jusqu'à Corneille, jusqu'au formidable Molière, à Beaumarchais, précédant les maîtres modernes ; puis encore les grandes collections et les grands souvenirs. Les cinq sections divisant le programme très complet conçu par M. O. Lartigue, commissaire général, comprennent l'art rétrospectif, la documentation, les informations artistiques, l'enseignement et la section étrangère.

Les noms des membres du comité de patronage montrent combien sérieuse est cette œuvre et quelle importance y attachent nos sommités les plus illustres. Dans cette liste, nous remarquons, en outre des ministres de l'instruction publique et du commerce : MM. Roujon, di-

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréeer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

7^e ANNEE

LA REVUE DU FOYER

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ARTS - SCIENCES - LITTÉRATURE
12 Pages de Texte

Contenant des articles d'Actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtres, etc. Ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des concours où les vainqueurs obtiennent de primes intéressantes et variées.

Prix du Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS

LYON et départements limitrophes 6 fr.
Départements non limitrophes 7 fr.
Etranger 8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, rue Confort

RÉDACTION : Lyon, 19, quai Tilsitt

PARIS : rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

CADEAU A NOS LECTEURS

Tout lecteur de notre journal qui enverra son adresse à M. RENÉ GODFROY, éditeur, 3, rue de Provence, à Paris, recevra par retour du courrier, *gratis et franco*, le superbe **Album des Vieilles Chansons françaises**, recueillies, transcrites pour piano et harmonisées par M. HENRY EYMIEU, officier d'Académie, rédacteur au **Paris-Piano**, à la **Quinzaine**, au **Monde Musical** à la **Libre Critique**.

Cet album est vendu partout 3 francs net.

Pour tous frais de port, d'emballage et d'envoi, joindre à la lettre de demande 6 timbres-poste de 15 centimes.

Tous les pianistes, tous les chanteurs, tous les artistes, tous les collectionneurs, voudront recevoir l'**Album des Vieilles Chansons françaises**.

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

LA KAOLINE COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de défauts dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes; son emploi est facile, elle ne s'écaille pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans ondée et l'on peut faire sur le fond: filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de Kaoline de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet: 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte des diverses teintes: **Aux Petits Docks du Commerce, 12, Rue Confort, LYON**

LE VÉLO-EMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le *Vélo-Email* est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON.

VITICULTEURS

Demandez le nouveau greffoir Douris, breveté s. g. d. g., à lame cintrée et renversé et permettant de faire toutes les coupes régulières et légèrement creuses, point capital pour la réussite des greffes. — Prix: 3 fr.; par correspondance ajouter 0 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

TRAITEMENT & GUÉRISON
DU DIABÈTE
et des **DYSPEPSIES**
Par la Solution **LAVOCAT**
83, rue Thomassin, Lyon
et dans toutes les Pharmacies
Prix: 3 francs

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

recteur des beaux-arts; Bardoux, ancien ministre de l'instruction; Maurice Faure, rapporteur du budget des beaux-arts; François Coppée, Massenet, Henry Becque, Armand Silvestre, Catulle Mendès, Emile Marck, Bourgault-Ducoudray et Charles Widor, professeurs au Conservatoire; Victorin Joncières, Jules Barbier, Adolphe d'Ennery, Francisque Sarcey, F. Duquesnel, Daubé, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique; Cassien-Bernard, architecte-adjoint de l'Opéra; Joseph Hansen, maître de ballet de l'Opéra, etc.

L'ESPRIT DES AUTRES

Explication du télégraphe donnée par un finaud de village:

— Comment qu'ça fait pour porter les nouvelles si vite?

— C'est bien simple: on touche une extrémité du fil, et toc! l'autre extrémité écrit comme avec une plume.

— Je ne comprends pas bien.
— Je vais mieux te faire comprendre: t'as un chien?

— Oui.

— Comment est-il?

— Mais il est d'une taille moyenne.

— Quand tu lui marches sur la queue qu'est ce qu'il fait?

— Il aboie, parbleu!

— Eh bien! suppose alors que ton chien, au lieu d'une taille moyenne, soit d'une taille qui aille du village à la capitale.

— Oui.

— Il n'y a pas de doute que si tu lui marches sur la queue ici, c'est à Paris qu'il aboiera. Voilà, mon vieux, ce que c'est que le télégraphe électrique.

Le capitaine d'un navire, avant d'entrer dans le port de Marseille, fait venir un pilote à bord, et en lui recommandant d'être prudent:

— Je pense, lui dit-il, que vous connaissez tous les rochers!...

— Si je les connais!... fait le pilote avec orgueil...

Juste à ce moment, le bateau donne en plein dans un récif.

— Tenez, dit-il, en voilà un!

Absolument authentique.

Une petite bonne remet à son maître une facture de cinquante francs, apportée par un garçon de magasin.

— Tenez, lui recommande son maître, voici un billet de cinq cents francs, mais ne le confiez pas à cet homme, s'il n'a pas de monnaie; il en sera quitte pour passer.

Au bout d'une minute, la petite bonne revient:

— Monsieur, dit-elle, j'ai donné tout de même le billet au garçon, pour qu'il descende chercher de la monnaie; mais il n'y a pas de danger, je lui ai fait laisser son parapluie!...

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DU LYONNAIS

N° 125. — Mai 1896. — Un an: 20 fr. — Bureaux: rue Stella, 3. — LYON.

SOMMAIRE

Un réveillon de Noël. Souvenir du siège de Bellfort par A. Poidebard. — La baronnie et le château d'Amplepuis, par A. de Varax (à suivre). — La publicité à Lyon il y a cent cinquante ans, par Léon Mayet (à suivre). — Les tribulations d'un curé d'Essertines-en-Donzy, par J.-B. Vanel (à suivre). — Poésie. Discours de réception à la Société littéraire, par J. Berger. — Chronique de mai 1896.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIÈRE"

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

Voici la liste des scènes qui seront projetées
Entrée du Czar à Moscou
Le Cortège Impérial
Les Dignitaires
Impératrice mère se rendant au Sacre
Chefs asiatiques
Le Czar et la Czarine sortant de l'église
Le Czar passant la revue
Députations asiatiques

Les séances ont lieu tous les jours de 2 heures à minuit et de 10 heures à minuit les dimanches et fêtes.

Prix d'entrée: 0,50 centimes

CONCERTS-BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 heures 1/2, concert. — Mardis et vendredis, grande fête artistique. Orchestre sous la direction de M. Ch. Kiemlé.

CONCERT DE L'HORLOGE

Cours Lafayette, 137 à 145. M. Bonhomme, directeur

La troupe déjà si intéressante du Concert de l'Horloge vient de s'attacher M^{lle} Mikaelly, chanteuse de genre, des concerts de Paris. On applaudit toujours avec plaisir le chanteur comique Charlus.

Revue Financière Hebdomadaire

Nous avons une nouvelle hausse à constater sur l'ensemble de la cote en même temps qu'une certaine reprise dans le mouvement d'affaires.

Le 3 0/0 a passé de 101,37 à 101,25, le 3 1/2 0/0 de 104,55 à 104,82.

Nos sociétés de crédit sont sans changement notable: le Crédit Foncier à 678, le Crédit Lyonnais à 784, le Comptoir National d'Escompte à 584 et la Société Générale à 509.

Le Suez est en hausse de 15 à 3470.

L'Italien clôture à 89,80, l'Extérieure à 64 9/16, le Turc à 21,20, le Russe 3 0/0 à 94,90 et le 3 1/2 0/0 à 101,20.

Au Comptant, le Bec Auer s'est avancé à 1209 et le Corps Creux à 150.

Les grandes Compagnies d'assurances sur la vie

Le projet de loi qui vise l'impôt sur les rentes en exempte toutefois celles de la Caisse des Dépôts et consignations représentent le capital des Caisses d'épargne et de la Caisse des retraites pour la vieillesse. Ne pourrait-on pas étendre l'exemption aux rentes possédées par les Compagnies françaises d'assurances sur la vie? Elles aussi recueillent l'épargne sous forme de primes destinées à assurer des capitaux ou des pensions de retraite, et c'est pour placer et faire fructifier une partie des primes qui leur sont versées que les Compagnies ont acheté des Rentes sur l'Etat.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.